

# LE DYNAMITEUR

## FEUILLETON DE L'ABEILLE

Rien qu'à prononcer ces mots, elle semblait, en effet, avoir oublié ses chagrins et ses angoisses.

— Ah! oui! s'écria-t-elle, dans une situation comme la mienne, il faut savoir au vol le moindre bonheur qui passe à portée et le retenir le plus longtemps possible.

Lorsque, tout en flânant de la sorte, ils furent arrivés à Grosvenor-Place, on ouvrait précisément les portes du parc. Challoner et sa compagnie marchèrent pendant quelques minutes. Bientôt ils arrivèrent en vue d'un banc isolé, au sommet d'un monticule de gazon. La jeune fille le désigna avec une joie non dissimulée.

— Là, dit-elle, nous ne devons craindre aucune oreille indiscrette. Enfin, vous allez entendre mon histoire et juger ma conduite. Je ne voudrais pas, quand nous nous séparerions, que vous pussiez supposer que vous avez accordé votre protection à une personne indigne.

Elle s'assit donc, et faisant signe à Challoner de prendre place à côté d'elle, elle commença ainsi le récit de ses aventures:

— Mon père était originaire de l'Angleterre, fils d'un cadet de famille opulente et ancienne, mais ruinée. Un événement imprévu, malheur ou faute, je ne sais, l'obligea à quitter son pays natal, à se dévouer au nom de ses ancêtres et à passer en Amérique. Là, il poussa aussitôt vers le Far-West, aux rangs d'une bande de hardis pionniers. Ce n'était pas un émigrant ordinaire; non seulement il était brave, mais plusieurs sciences lui étaient familières entre autres la botanique. Aussi, au bout de quelque temps, tout le troupe se pencha vers lui, en l'influence, sans en excepter Frémont, le chef nominal de l'expédition.

Les aventuriers s'étaient engagés dans les régions encore inexplorees de l'Ouest. Pendant quelque temps ils suivirent la trace des caravanes de Mormons. Puis ils inclinèrent un peu vers le Nord, et s'enfoncèrent dans un désert aréux. J'ai souvent entendu mon père rappeler les détails de cette expédition et décrire la physiologie du pays; des rochers abrupts, des landes désolées, des cours d'eau très rares et dans cette solitude, pas un animal, pas un oiseau. Au bout de quarante jours, on était tellement à court de vivres qu'on jugea nécessaire de faire halte pour chasser. On arma un grand feu, afin que la fumée de fumée servît de signal de ralliement, et la troupe se dispersa au hasard de la fortune.

Mon père fit route pendant plusieurs heures. Enfin, il se vit sur la trace d'un animal, et, d'après les empreintes, il jugea que c'était un ours d'une taille prodigieuse. Il pressa le pas de sa monture, et confiant dans sa fidèle carabine, pénétra sans hésiter dans ce désert.

Alors, dans le grand silence, il entendit distinctement le bruit de l'eau tombant sur les rochers, et s'étant avancé dans cette direction, un spectacle prodigieux frappa soudain ses regards. La rivière coulait au fond d'un ravin étroit et tortueux. Lorsque le courant était gonflé par les pluies, l'eau remplissait sans doute jusqu'aux bords cette étroite excavation; les rayons du soleil n'en éclairaient le fond qu'à midi, le vent y soufflait avec violence. Et pourtant, dans cette espèce de tanière sombre et humide, une troupe d'une cinquantaine d'individus, hommes, femmes et enfants, gisait au milieu des rochers, juste sous les yeux de mon père penché au bord de la saillie surplombant l'abîme. Les uns étaient étendus sur le dos, d'autres appuyés à la paroi de granit, tous immobiles. Leurs traits émaciés et blêmes parlaient de longues et douloureuses privations, et de temps en temps, un gémissement plaintif montait jusqu'à son père.

Tandis qu'il contemplant cet étrange tableau, un vieillard se souleva avec effort, détacha sa couverture et docilement la vint poser sur une jeune fille appuyée contre un rocher. Elle ne parut pas s'apercevoir de cet acte généreux et le vieillard regarda sa couche et s'étendit sans couverture sur la terre humide. Mais cette scène muette n'avait pas passé inaperçue. Des derniers rangs de la troupe, un homme à barbe blanche et d'aspect vénérable se souleva et arriva en rampant parmi ses compagnons endormis jusqu'à la jeune fille. Imaginez l'indignation de mon père lorsqu'il vit ce misérable lui arracher ses deux couvertures et se glisser

comme il était venu vers l'endroit qu'il occupait d'abord. Après s'y être installé commodément, il feignit de dormir; mais bientôt, s'appuyant sur son coude, il lança un regard méfiant et rose sur ses compagnons, tira quelque chose de son sein et le porta vivement à sa bouche. Le mouvement de ses mâchoires le trahissait; dans ce camp de famine il s'était réservé des provisions et réparait secrètement ses forces.

A cette vue, mon père se sentit transporté d'une telle colère, qu'il saisit sa carabine, et il se mit à le viser; mais, sans un événement fortuit, il aurait tué sur place ce scélérat. Mais le ciel ne le voulut pas, car à peine eut-il épaulé son arme que son attention fut attirée par d'autres qui grimpaient la pente un peu au-dessous de lui. Obéissant à son instinct de chasseur, ce ne fut pas sur l'homme mais sur la bête qu'il fit feu. L'ours honds, roula sur lui-même et alla tomber dans la rivière. La décharge éveilla tous les échos du ravin, et en un moment le camp fut sur pied. Chancelant, trébuchant, se poussant les uns les autres, ces affamés se précipitèrent sur la proie, et avant que le chasseur, dévalant la côte à toute vitesse, fut arrivé au bord de l'eau, plusieurs d'eux morfondaient à même la chair crue.

Ma présence passa quelque temps inaperçue. Mon père, au milieu de ce tohu-bohu agité et féroce, sentait les larmes lui monter aux yeux quand une main se posa tout à coup sur son épaule. Il se tourna vivement et se vit face à face avec le vieillard qu'il avait failli tuer. Toutefois, en le regardant de plus près, il s'aperçut qu'il n'avait point du tout affaire à un vieillard, mais à un homme encore dans la force de l'âge. Il attrapa mon père un peu à l'écart et lui demanda tout bas quelques gouttes d'eau-de-vie. Mon père lui jeta un regard de mépris.

La jeune fille était toujours appuyée contre le rocher; l'agonie en elle avait déjà commencé son œuvre. Mais quand mon père fut forcé ou aidé à avaler quelques gouttes de cordial, elle entrouvrit ses yeux mourants et eut un faible sourire. Jamais sourire plus doux ne passa sur des lèvres de femme, jamais regard plus pur n'éclaira des yeux bleus et limpides. Je parle en connaissance de cause, car ce furent ces sourires et ce regard qui se penchèrent sur mon berceau. Après avoir prodigué ses soins à celle qui devait être la compagne de sa vie, mon père, obsédé par les prières de l'homme à la barbe grise, se rendit auprès des autres femmes de la troupe et leur partagea le reste de la gourd.

— Et pour moi? pas une goutte? dit l'homme.

— Pas une, répondit mon père; si vous avez besoin de quelque reconfortant, je vous conseille de mettre la main dans la poche de votre habit.

— Ah! s'écria l'autre, que vous me jugez mal! Vous crovez que d'egoïstes considérations m'attachent à la vie? Mais je vous assure, moi, que si toute cette caravane venait à périr, ce serait un bon débarras pour le monde; c'est moi qui les a attachés à la bécarrade et à la misère, du fumier où ils pourrissent, du cabaret où ils allaient s'abrutir. Et vous mettez leur vie en balance avec la mienne!

— Vous êtes donc un missionnaire Mormon? demanda mon père.

— Oh! s'écria l'homme avec un étrange sourire, un missionnaire mormon, si vous voulez. Le nom m'est indifférent. Si je n'étais que cela, je serais mort sans murmure. Mais de mon existence, comme médecin, dépend la révélation de secrets de première importance pour l'avenir de l'humanité.

— Un médecin, répéta mon père, un homme dont le devoir sacré est de secourir ses semblables et d'apaiser leurs souffrances!

— Monsieur, répondit le Mormon, mon nom est Grierson; vous entendrez plus d'une fois prononcer ce nom-là et vous comprendrez alors que mon devoir n'est pas de me consacrer à cette caravane de misérables, mais à la société, à l'humanité tout entière.

Mon père se mit alors au reste de la troupe qui avait repris assez de forces pour l'écouter; il leur dit que sa propre troupe allait leur porter secours.

Revenu au feu servant de point de ralliement, mon père y retrouva ses compagnons qui avaient fait bonne chasse. Il fut d'autant plus facile de leur persuader de porter secours à la caravane, et le lendemain les deux troupes poursuivirent ensemble leur route vers les frontières de l'Utah; le voyage dura environ trois semaines; mon père eut donc tout loisir de connaître et d'apprécier la jeune fille qu'il avait secourue. J'appellerai ma mère Lucy. Je ne puis, pour certaines raisons, vous dire son nom de famille, qui, sans doute, ne vous est pas inconnu. Qu'il vous suffise de savoir que, dans son infortune, elle trouva un cœur de toutes parts digne de sien. La tendresse inaltérable qui unissait mes parents n'eut, je crois, jamais d'égal sur cette terre; mon père, pour celle qu'il aimait, renonça à ses ambitions, abjura sa foi, et une semaine ne s'était



Mlle Mercedes Lecorgne

Mlle Mercedes Lecorgne est considérée comme athlète très habile pour son âge. En vérité elle a des qualités qui sont susceptibles d'être développées, et qui lui apporteraient plus tard des honneurs. Elle fait des études avancées dans l'école publique, mais ceci ne lui empêche pas de trouver le temps de jouer au basket ball et tennis.

Elle est sortie la première dans les concours athlétiques de l'école Nicholls l'année dernière. Elle s'entraîne actuellement pour le concours qui doit se tenir cet été. Ses concurrents auront affaire à un adversaire qui est déterminé à gagner les prix.

pas écoutée depuis le départ du ravin, qu'il avait embrassé la doctrine des Mormons, et que la main de sa mère lui était promise pour l'arrivée de la caravane au Lac Salé.

Le mariage fut lieu, et j'en suis l'unique fruit. Mon père fit une fortune rapide, demeura fidèle à sa compagne, et, je crois que dans le monde entier peu de demeures ont connu de bonheur plus paisible que celle qui vit mes premiers pas et les jeux de mon enfance. Il est vrai que, malgré nos richesses, on nous évitait et que nous étions taxés d'hérésie ou de tudeur par les fervents et les rigides de la communauté. Young même, ce tyran terrible, regardait d'un œil d'envie les richesses de mon père. Mais de tout cela je n'avais aucune idée. De temps en temps un fidèle opulent disparaissait, sa famille était dispersée, ses femmes et ses propriétés devenaient le partage des anciens de l'Église, et l'on ne mentionnait plus sa mémoire qu'à voix basse et en hochant la tête. Quand je m'étais tenue bien tranquille et qu'on avait sans doute oublié ma présence, mes parents agitaient parfois ce sujet au coin du feu. Je les voyais se serrer étroitement l'un contre l'autre, et de leurs chuchotements, je pouvais deviner que quelque homme riche, honnête, de robuste santé, avait, en une heure, été séparé pour jamais de ses parents et de ses amis, sans laisser le moindre vestige de son passage ici-bas.

Par un après-midi orageux et étouffant, je m'étais jetée sur un sofa; les fenêtres donnant sur la véranda étaient ouvertes, et j'y apercevais ma mère, occupée à un ouvrage de broderie. Quand mon père, venant du jardin, se fut assis à côté d'elle, leur conversation, dont chaque mot arrivait distinctement jusqu'à moi, prit aussitôt une tournure si effrayante qu'elle captiva mon attention au point que je n'osais respirer.

— La catastrophe est arrivée, dit mon père.

Ma mère tressaillait mais elle ne répondit pas.

— Oui, continua mon père, j'ai reçu aujourd'hui la liste de tout ce que je possède, de ce que j'ai prêté à des gens dont les lèvres sont scellées par la terreur; de ce que j'ai caché de mes propres mains dans les gorges les plus reculées de la montagne. L'air qui nous enveloppe trahit-il donc nos secrets? Les pierres que nous foulons gardent-elles l'empreinte de nos pas? O Lucy, Lucy, pour qui sommes-nous venus dans cet affreux pays?

— Mais je ne vois là, répondit ma mère, rien de bien nouveau ni de bien terrible. Vous êtes accusé de dissimulation de biens. Vous payerez à l'avenir des taxes plus lourdes. Il est inquiétant, je l'avoue, de savoir que tous nos actes sont espionnés. Mais cela est-il fait pour vous étonner? N'y a-t-il pas longtemps que nous nous méfions de la moindre touffe d'herbe?

— Et même de notre ombre, s'écria mon père. Mais il s'agit de bien autre chose. Voici la lettre accompagnant la liste.

— J'entendis ma mère tourner les pages.

— Je vois, dit-elle enfin, et se mettant à lire: "D'un croyant à la Providence a départi avec tant de largesse les biens de ce monde, l'Église croit pouvoir attendre quelque chose de ce monde." C'est là le passage qui vous paraît gros de menaces?"

— Oui, répondit mon père. Lucy, vous souvenez-vous de Priestley? Deux jours avant sa disparition, il me mena au sommet d'un tertre isolé; à coup sûr, s'il est un point où l'on peut échapper aux regards du ciel, c'est là; cependant, ce fut dans les affres de la terreur qu'il me conta son histoire. Il avait reçu une let-



M. Gus B. Baldwin

M. Gus B. Baldwin a été élu membre du conseil de direction de la Hibernia Securities Company ces jours derniers. Il est très bien connu dans les cercles de finance de la Nouvelle-Orléans, et surtout dans le domaine du commerce. Sa charmante personnalité lui a fait bien des amis. Il est également président de A. Baldwin et Cie, le grand magasin de quincaillerie dans la rue du Camp, un des établissements les plus importants de ce genre de notre ville, et on pourrait dire dans le Sud. Il est un des administrateurs de la Hibernia Bank and Trust Company, et faisait partie du conseil de direction de la New Orleans National Bank avant sa consolidation avec la Hibernia Bank.

**BREDOUILLE**  
Le chasseur.—Je n'y comprends rien, dire que j'ai pris tant de poissons à cette même place l'an dernier, et que je ne puis pas en prendre un seul ici, cette année.

tre pareille à celle-ci; il me montra la réponse où il offrait le tiers de ses biens. Je le conjurai, s'il tenait à la vie, d'élever le montant de l'offre, et, avant de nous séparer, je l'avais persuadé de la doubler. Eh bien! deux jours après il avait disparu... disparu, en plein jour, de la rue la plus populéuse de la ville... disparu à jamais! Quel genre de mort ont-ils à leur service qui ne laisse point de trace? Cette seule pensée est plus horrible que la mort même!

— N'y a-t-il rien à espérer de Grierson? demanda ma mère.

— Laissons cette pensée, répondit mon père. Il sait aujourd'hui tout ce que je pouvais lui enseigner, et ne fera rien en ma faveur. Du reste, son influence est minime, car lui aussi vit isolé; il néglige ses femmes et ne les surveille pas; on l'accuse ouvertement d'athéisme. Et, à moins qu'il n'achète sa sécurité à un prix monstrueux... mais non, je ne l'aime pas, mais je ne veux pas croire cela.

— Croire quoi? demanda ma mère; puis, changeant brusquement de ton; D'ailleurs, qu'importe? Il n'est plus qu'une chance de salut: fuyons à l'instant!

— Impossible, répondit mon père. Je ne ferais que vous entraîner dans ma ruine. Nul ne peut quitter ce pays; l'homme y est rivé, sans autre espoir de délivrance que la tombe.

— Il ne nous reste donc plus qu'à mourir, répondit ma mère. Du moins mourons ensemble. Ne laissez pas sur cette terre votre femme et votre enfant. Songez au sort qui nous attendrait quand vous nous auriez quittés.

Mon père ne put résister à cette tendre violence; et, quoique, évidemment, il ne conservât aucune leur d'espoir, il consentit à abandonner toute sa fortune, sauf quelques centaines de dollars, et à fuir quand viendrait la nuit. Aussitôt que nos gens seraient endormis, il chargerait des provisions sur deux mules; deux autres mules devaient nous porter, ma mère et moi, et, nous lançant dans la montagne par un défilé regardé comme presque impraticable, nous ferions une tentative désespérée pour la délivrance et la vie. Aussitôt que ce plan fut arrêté, je me montrai à la fenêtre, je dis que j'avais tout entendu et qu'on pouvait compter sur ma discrétion et mon courage. J'étais prête à sacrifier ma vie, et quand mon père m'eut embrassée en pleurant, je me mis à imaginer les péripéties périlleuses de notre évasion.

Peu avant minuit, sous un ciel sans étoiles, nous laissâmes derrière nous les plantations de la vallée et nous gravâmes un défilé étroit, d'où l'on entendait mugir les flots impétueux d'un torrent. Des cascades grondantes sur nos têtes, tandis que chaque souffle d'air apportait jusqu'à nous leur fine poussière liquide. Ce passage était périlleux et menaçait de déserts stériles; depuis longtemps on l'avait abandonné pour des routes plus praticables. Imaginez notre épouvante lorsqu'au détour d'un sentier nous aperçûmes un brasier allumé dans une anfractuosité du rocher sur le flanc duquel était gravé le grand œil ouvert, emblème de la foi des Mormons. Nous nous regardâmes mutuellement à la lueur du foyer; mais aucun de nous ne prononça une parole. On fit faire volte-face aux mules, et nous reprîmes silencieusement le chemin du logis où nous arrivâmes au point du jour avec l'assurance que notre perte était désormais certaine.

— Les nègres n'ont jamais les yeux bleus.



Mlle Viola Livaudais

Nous avons ici Mlle Viola Livaudais, qui donne un bon exemple aux élèves de Nicholls en tout ce qui concerne les sports. Elle aime la nage et sera un des concurrents cet été si l'association des sports parvient à tenir un concours qui établira le championnat. Elle est experte au tennis et aussi dans le indoor basket ball.

Nous voudrions voir toutes les jeunes filles de son âge s'intéresser aux sports comme elle-ci. Il est préférable de se procurer des costumes pour athlètes que des robes et des vêtements en soie. C'est la vie au grand air qui donne de la force, de l'énergie et la santé, pas les bals, les soupers et la paresse.

**AU PRINTEMPS**  
Les printemps chassé les hivers Et sourit dans les arbres verts Sous la feuille nouvelle Passent des bruits d'ailes. Viens, suivons les sentiers ombreux Ou s'égarer les amoureux Les printemps nous appelle, Viens, soyons heureux.

Vois, le soleil étincelle Et sa clarté qui ruisselle Me semble encore plus belle Dans tes yeux. Viens, suivons les sentiers ombreux Ou s'égarer les amoureux Les printemps nous appelle, Viens, soyons heureux.

Que ta voix chante et se mêle A l'harmonie éternelle Je crois entendre en elle Chanter les cieux. Viens, suivons les sentiers ombreux Les printemps nous appelle, Ou s'égarer les amoureux Viens, soyons heureux.

— GOUNOD.

**DES POLONAIS DANS LA RUHR**

Essen.—Cinquante ouvriers polonais et allemands, à l'emploi des Français, ont commencé à charger le coke, sur des wagons à marchandises, sous la protection des soldats.

Les Français ont annoncé qu'ils espèrent pouvoir, dans quelques jours, envoyer au moins un train de coke quotidiennement en France.

Les fours de coke situés près de Westerhold employaient deux mille hommes, qui se mirent en grève à l'arrivée des ingénieurs, mais reprirent ensuite leur ouvrage. Un des chefs nationalistes leur conseil de faire la grève pour tout de bon.

Un autre contingent d'ingénieurs, également accompagné d'infanterie, a fait l'inspection des usines Thyssen à Duisbourg, aujourd'hui.

Les chefs nationalistes ont, dans ce cas, aussi prié des milliers de mineurs de ne pas travailler.

Les mineurs ont finalement consenti à demeurer à leur poste, mais ils ont demandé qu'on leur paie d'avance deux mois de salaire. Les directeurs ont refusé. Après le départ des ingénieurs, les ouvriers ont repris leur travail.

Les ingénieurs de M. Coste ont visité l'usine Thyssen pour se renseigner sur la production de l'éta-blissement et en connaître le rouage.

**CONTRE LE JUGE TROP SEVERE**  
Pittsburg.—Le juge qui condamna un hôtelier à \$100 d'amende parce qu'on avait trouvé en sa possession la valeur d'une cuillerée de soupe de whisky, a reçu une lettre de Providence (R. I.) signée John Williams et disant: "Je souhaite et espère vivement qu'il se trouve encore un Américain ayant assez de sang dans les veines, à Pittsburg, pour logger un couteau ou une balle dans votre sale peau pour avoir osé imposer une telle amende à un homme en la possession d'une cuillerée de liqueur à dé goûtée."

# DANS LA RUHR

L'occupation du district de la Ruhr et la saisie de tous les éléments pouvant procurer des ressources a fini par avoir raison de la résistance du gouvernement allemand qui a décidé de faire de nouvelles avances aux gouvernements franco-belge en vue d'arriver à un arrangement d'après lequel il serait convenu qu'au fur et à mesure des paiements futurs de l'Allemagne les troupes franco-belges se retireraient de la Ruhr. On n'a pas encore déterminé sur quelle base ces arrangements peuvent être conclus, mais ce qui est certain, c'est que les grèves et les sabotages ont pris fin dans les districts occupés et que la France et la Belgique sont parvenues en somme au but désiré.

D'autre part, la mauvaise volonté du gouvernement anglais s'est considérablement atténuée sur la pression de l'opinion publique qui en très forte majorité approuve l'action de la France, semblant éliminer par là le retour de M. Lloyd George et de ses partisans au pouvoir. La Ruhr a été le tombeau de la politique de l'ex-Premier britannique, a dit M. Asquith dans un récent discours prononcé devant les factions libérales à Londres. Ce qui précède surtout les milieux politiques anglais, c'est la suprématie incontestable de l'air que détient en ce moment la France par un service d'aviation de tout premier ordre. Les Anglais se rendent de plus en plus compte que leur suprématie navale ne leur garantit plus la sécurité des îles britanniques et que par ce fait ils ne sont plus en mesure de conserver la position qui fut leur force pendant des siècles.

On annonce de Berlin que vingt députés au Reichstag ont été arrêtés pour avoir trépassé dans un complot dont le but était de fomenter une révolution dans toute l'Allemagne pour renverser la république et rétablir le régime impérial. Ce complot aurait été suscité par les événements de la Ruhr. Un nouveau parti de défense nationale aurait été créé dont la mission aurait été de créer des embarras à la France par des actes de sabotage et par une "guerrilla" qui aurait rendu la position des Franco-Belges intenable. De nombreux documents ont été saisis. En résumé, la situation de la France progresse de jour en jour par suite d'un succès de son occupation pacifique dans la Ruhr, et de cela les pessimistes les plus irascibles sont obligés de convenir.

**Un Peu de Tout**  
**PAS SI FOU**  
Dans un saile d'aliénés un fou se promenait avec une brouette à l'envers. On lui demande pourquoi il ne la promène pas à l'endroit.  
— Pas si fou, si je la promène à l'endroit, on y mettrait de la brique et on me ferait travailler.

**LA CUISINIÈRE**  
Estelle.—Jean, la cuisinière vient de nous quitter, et je vais faire le dîner moi-même.  
Jean.—Ça ne te contrarierais pas si j'amenais mon violon au docteur Legros dîner avec nous ce soir?

**HORRIBLE ACCIDENT**  
Le monsieur.—Votre mari est mort écrasé dans une catastrophe de chemin de fer, sans doute?  
La grosse veuve.—Non, monsieur, je suis tombée sur lui, tout simplement.

**QU'EN DITES-VOUS?**  
Le professeur.—Combien faut-il de dinde pour faire une douzaine?  
Un élève.—S'ils sont tous gros comme vous il en faudra pas beaucoup.

**NE PAS REMETTRE**  
Toto.—Maman, tu dis souvent qu'il ne faut pas remettre à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui. Eh bien! je suis fâché contre ma petite sœur et je la battrais aujourd'hui même.

**LES ARTISTES**  
Marc-Aurèle.—Moi, j'adore la peinture, c'est mon passe-temps, mon violon d'Ingres.  
Rosalina.—Oh, jouez-moi un air, j'aime tant la musique.

**UN ENFANT BIEN ELEVE**  
La maman.—As-tu pelé ta pomme avant de la manger?  
Jean.—Où, maman.  
La maman.—Où as-tu mis la pelure?  
Jean.—Je l'ai mangée.

**POUR AUGMENTER NOS EXPORTATIONS**  
L'inauguration d'un bureau pour le développement du commerce avec l'étranger est l'excellente idée avancée l'autre jour par M. R. L. McCallar, du Southern Railway, qui a la conviction qu'un tel bureau ferait énormément de bien à notre ville. Nous avons besoin d'une société quelconque qui s'intéresserait tout spécialement à l'exportation de commodities, non seulement à destination de l'Europe, mais aussi aux pays de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud. Espérons que prochainement nous pourrions annoncer que ce bureau fonctionnera.

# Faux Calcul

Quelques jours avant de mettre bas les armes, en novembre 1918, les Allemands criaient victoire et le fameux général Hindenburg se faisait fort d'entrer dans Paris. En ce moment et jusqu'au jour où l'Allemagne fera appel au gouvernement français pour lui demander à quelles conditions il consentira à se retirer de la Ruhr, nous entendons dire que les Allemands sont dans une situation à tenir tête à l'invasion française et que les Français fatigués sont prêts à lâcher.

Quand le gouvernement français a pris la résolution d'acier dans la Ruhr, il connaissait l'esprit des populations avec lesquelles il allait avoir à faire; il ne s'est pas embarqué à la légère et les Allemands s'en rendront compte, d'ici peu. Ils s'apercevront alors que ce sera eux et non ceux qui pousseront à la résistance qui auront à payer les pots cassés.

Aussitôt que ceux qui dirigent les affaires de l'Allemagne comprendront qu'ils ont commis une grande erreur en croyant que l'Angleterre et les Etats-Unis allaient venir à leur secours, ils changeront de tactique et plutôt que de faire appel à la révolution qui mettrait l'Allemagne dans la situation où se trouve la Russie, nous verrons les hommes qui ont en main les destinées de l'Allemagne accepter les conditions exigées par le gouvernement français.

Le Congrès des Etats-Unis est ajourné jusqu'au mois de décembre et le Parlement Anglais, en approuvant la politique de Bonar Law contre Lloyd George, a prouvé qu'il ne voulait pas intervenir, ainsi que l'aurait désiré le gouvernement allemand.

Il ne reste donc aux Allemands qu'à se soumettre aux conditions qui leur ont été imposées par le traité de Versailles, conditions qu'ils rendent plus sévères en essayant de vouloir s'y soustraire.

Si le peuple allemand avait montré de la bonne volonté et qu'on l'eût vu faire tout son possible pour réparer les torts qu'il a commis, il aurait trouvé le peuple français tout prêt à oublier ses offenses, lui tendre la main. Il n'a pas eu l'intelligence de faire ce geste; il a mieux aimé persévérer dans l'espoir de devenir un jour, le maître de la France. Calcul qui n'est pas à la veille de se réaliser, la France étant disposée à prendre des dispositions qui la mettront, sans aucun doute, à même de pouvoir résister à toute tentative de l'Allemagne pour essayer de la plier sous son jour.—Leon L. Rey.

**L'HONGRIE ROYALISTE**  
Budapest.—Les cris de "Vive la République!" ont été poussés par les socialistes et les députés de l'opposition à l'Assemblée nationale au cours des débats sur le centenaire de la naissance d'Alexandre Petefi, le plus grand poète lyrique de la Hongrie, qui joua un rôle important dans la révolution de Kossuth en 1848. Ces cris furent le signal de désordre, les députés du gouvernement criant de leur côté: "La Hongrie est toujours un royaume! Nous supprimerons dans le sang toute tentative pour l'établissement d'une république."

**ON DEMANDE**  
HOMME avec automobile pour vendre pneus en toile garantis. Arrangement seront faits au sujet de salaire et dépenses avec personne responsable. S'adresser au Cord-0-Van Rubber Company, 166 West Jackson Boulevard, Chicago, Ill.

**Si Affaible, elle ne pouvait que se trainer**  
Une dame de la Floride était dans une condition misérable, mais dit qu'elle trouva le Cardui bien utile et recouvra sa santé.

Flountsville, Floride.—En expliquant comment elle découvrit la bonté du Cardui dans le retour d'âge, Mme Ella M. Bailey, de cette place, dit:  
"Je devint si faible que je ne pouvais pas me remuer sans efforts. Je savais la cause, mais je ne pouvais pas me remettre."  
"Je me trainais seulement et étais très nerveuse. J'étais sans repos et ne pouvais pas m'asseoir longtemps, et si faible que je ne pouvais pas me tenir debout. C'est un bien misérable malaise."  
"J'étais accablée et sans cour."  
"Après un moment je me suis décidée qu'il n'y avait plus rien à faire, que cela ne valait pas la peine d'essayer de me guérir. Ceci n'est pas fait pour guérir quelqu'un, mais au contraire pour le rendre pire."  
"J'avais entendu parler de Cardui et j'avais pensé que cela aurait pu me fortifier. Une de mes voisines l'avait employée avec de bons résultats."  
"J'ai donc pris une bouteille (de Cardui); j'ai tout de suite senti que je n'étais plus si nerveuse, j'ai donc continué à en prendre."  
"Un peu à la fois, mon état nerveux se remit, je commençai à mieux manger et à mieux dormir, et ce n'était pas bien longtemps avant que j'étais tout à fait remise."  
"Le Cardui a fait des merveilles pour moi et j'aime certainement à le recommander."  
"Des milliers de femmes ont écrit pour dire combien elles avaient été remises en bonne santé par le Cardui et pour le recommander aux autres femmes."  
"Le Cardui a été employé extensivement depuis plus de 40 ans pour le traitement des malaises de la femme. Les bons pharmaciens, partout, vendent le Cardui, le tonique pour les femmes. Essayez-le.—Adv.

**CUNARD**  
Les plus rapides et plus sûres, les plus confortables du monde entier. Excellent traitement des passagers. Ecrivez un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.  
**POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG**  
EN 5 JOURS  
TOUTS LES MARDIS  
MAURETANIA AQUITANIA  
BREMENHUR  
CUNARD LINE  
305 St. Charles St.  
New Orleans, La.